

Point d'attache

Filer en direction de Dunkerque, à hauteur de Bauvin, dépasser l'île de La Bassée, l'écluse de Cuinchy, le canal de Beuvry, et entrer dans le port de plaisance de Béthune, qu'on aimait appeler le « port des fainéants » - il pouvait s'y trouver jusqu'à cinquante péniches attendant leur chargement - et qui somnole aujourd'hui comme une veuve de marinier cramponnée au bras d'un canal impassible.

Les places d'amarrage débouchent sur une route gravillonneuse, la rue du Conflans de Sainte-Honorine, une zone à 30.

- Eh bé, j'ai dormi comme une cerise... la queue en l'air !

Il est presque dix heures, les rideaux métalliques du café *Chez Jojo* viennent de se lever. Et Jojo justement en fait des tonnes devant ses premiers clients, ses potes, en rajoute pour l'étranger qui vient de franchir son seuil.

Franche serrée de main. Jojo n'a pas une main de bistroquet parigot, mais celle d'un marinier qui a trimé un demi-siècle durant sur les canaux de France. Jojo a des cheveux blancs soigneusement tirés en arrière, un visage amiteux, rougi par le soleil, une moustache pudique contredite par un regard clair et coquin. C'est un peu Gabin dans *Le Baron de l'écluse*, avec un guernon muscadin, l'accent du Nord. Et c'est à ce baron, au 311 de la rue du Conflans, dans une robuste mesure de briques ornées d'une enseigne « Jupiler », qu'il faut demander l'autorisation d'amarrer.

Sur le zinc, des petits verres à pied et une bouteille d'eau, un bloc de glace à l'intérieur. Le Ricard est au doseur. Il est dix heures, je commande un thé.

- Tais-te... c'est un café ici, pas une pharmacie ! Allez, ça va t'arquinquer !

Nous sommes six, de part et d'autre d'un robuste bar en brique. Nicole, son accrochu autour de la taille, un abloqueux qui décaroche, une pansionnée joïeusse et un arsoule qui bamboche, ni plaigneux, ni trop d'gueule, rien que des bons types venus chez Jojo pour s'épagnoter... En vérité, nous sommes sept, car une Silencieuse est installée dans un coin du café, sous la peinture à l'huile réaliste d'une péniche.

Au comptoir, pas de temps mort. Il est question, dans le désordre, de l'artiste qui a peint cette péniche, un ami de Jojo, un certain Decloy, ancien marinier, question aussi des villas cossues construites rue Georges Brassens, près du quartier prévu initialement pour les anciens marins, question de la prochaine ducasse de Béthune, du prochain vide greniers qui n'occupe plus aujourd'hui qu'une toute petite portion de la rue du Conflans, question enfin des bouchons du boulevard Jean Moulin et des travaux qui auraient dû être terminés le 19.

- Ba ! Moi, je vous l'dis, quand on veut faire le pet plus haut qu'on a l'cul... on s'fait un trou dans l'dos !

Eclats de rire et tournée suivante, c'est celle de Nicole, la dernière, promis, merci, santé ! Ni prise de tête, ni marée basse chez Jojo, des successions de vaguelettes et une déferlante soudaine qui arrache à chacun des rires énormes, à gorge déployée, la rate

dilatée. Je l'arluque, l'Immobile, dans son coin, bien droite, son joli sourire symétrique. Mais une nouvelle salve de rires, à réveiller un mort.

À la troisième tournée, c'est justement de morts qu'il s'agit. La première guerre, la seconde et les coups de grisou. Jojo s'éclipse et revient avec un vieil article découpé dans la *Voix du Nord*. Il est écrit que durant les Années folles, *Chez Jojo s'appelait Le Petit Trianon*, la bière y coulait à flots pour oublier la boucherie des tranchées, *Le Petit Trianon* possédait jadis sa salle de bal, on y dansait des valse endiablées au son d'un orgue de cinq mètres de haut sur huit de large.

Pour peu, j'entendrais ses harmonies, ses refrains, son souffle. Fin bénache, je la relouque, ma Mystérieuse, avec l'envie de lui proposer une danse. Mais elle est à première vue d'un caractère bien trempé, très peu amulette, du genre « j'y suis, j'y reste »... Allez, c'est ma tournée, la toute dernière.

Il faisait presque nuit quand je regagnais ma pénichette, en balluant. Mon cœur tirait sur mon corps comme un bateau sur son ancre. Envie de renauder. Dans ma chambrette, je ne cessais de remâcher, de penser à elle, je barloquais, j'étouffais. Il fallut dévisser le sabord, laisser rentrer les araignées, qu'importe, de l'air.

Le crépuscule faisait le canal orange, avec de grands platanes dodelinant dedans. Les yeux fermés. Elle était sous mes paupières comme une image ancrée dans ma rétine. Un dessin de Corto Maltese me dévisageait. Lui, le corsaire élégant, les mains dans les poches d'un pantalon blanc. Moi, le marin d'eau douce, échoué dans la *Péniche du bonheur*, sans ma Sophia Loren.

Le lendemain, un mékerdi, c'était une évidence, je retournais chez Jojo. Même accueil, même climat. Et elle, toujours là, silencieuse, immobile, mystérieuse. Jojo voyait bien qu'elle me plaisait, mais elle était comme sa boulotte, sa propre fille.

- Tu vois, mon galuriau, c'est pas le premier venu qui va me l'amignoter. Désolé, celle-là, pas moyen de l'acater.

Le surlendemain, c'était une accoutumance, je retournais chez Jojo. Même scénario. On me conseilla d'aller me changer les idées, ça tombait bien, c'était le jeudi de l'Ascension, le jour du Pardon de la Batellerie, ça se passait juste en face, sur l'autre rive du port de plaisance.

J'arrivais juste à temps pour la messe du Père Albert, les porte-drapeaux et la fanfare de Céciliennes d'Essars. L'assistance était âgée, voire très âgée, mais nombreuse, le Père Albert n'avait pas prévu assez d'hosties pour tout le monde.

J'allai ensuite m'empiffrer de nougat à la violette - l'oublier à tout prix ! - de gaufres, de pommes d'amour - elle n'existe plus ! - de barbes à papa, de croustillons, et même de sandwiches américains à la saucisse. J'acceptai sans rechigner toutes les distractions : simulateur de conduite de péniche (une avarie après une minute), discours officiels prononcés du haut d'une tribune estampillée « Béthune, moi, j'y crois », remise des prix du concours de pavoisement (ma pénichette prit la troisième place et reçut une coupe sur laquelle était gravé le nom du maire), joutes nautiques opposant les villes de Merville et d'Arras (victoire de Zébulon, dit « La Merguez », un cri animal, puis deux tours de lance au-dessus de la tête), tir à la carabine, jeux en bois disposés sur des bottes de paille (chacun son tour, prendre un à trois bâtonnets, mais ne pas prendre le dernier) et bal gingette avec l'orchestre des Canotiers, un prétexte pour voler une danse à la fantasque Valérie, fraîchement élue Miss Mamie 2011...

Mais tout me rappelait à elle.

Le jour d'après, c'était la conséquence, je n'allai plus chez Jojo. La voir insensible à mes avances était au-dessus de mes forces.

Je trainais alors en direction du centre-ville. La vie était morne. La péniche *L'Aventure* à vendre au plus offrant. La vie était un rien vulgaire. Au bout de la rue du Conflans, écrit sur un mur, « Sarko facho, sa mère la pute ». La vie était déserte. Un couple, lui devant, elle derrière, et un tout petit chien en laisse. La vie était désespérée. Un jeune avec le rêve d'aller vivre dans le Sud et un vieux en chaise roulante au bord d'une piste cyclable déserte. La vie était nostalgique. Le beffroi, à la demi, son carillon qui jouait la ritournelle du *P'tit quinquin*. La vie était même pire. Sur la Grand-Place, un festival pour les motards, des bandanas sudistes, des santiags de cow-boy, des tatouages de scorpions, des poings américains, un T-shirt « Un match, une bière et une bonne pipe » et un badge « ma femme, oui, mon chien, peut-être, ma moto, jamais ».

C'en était trop, je rebroussai chemin, abattu, rentrai au port, ahuri, poussai la porte de *Chez Jojo* et commandai vite fait une Ch'ti.

- Ferme ta bouche, ton nez va tomber dedans !

Jojo m'attendait, l'air de celui qui cache quelque chose. L'élue de mon cœur était appuyée au bar. Je compris que Jojo avait accepté de la voir partir avec un étranger.

Faire santé, les remercier, leur promettre d'en prendre soin, les embrasser, lever l'ancre, l'emmener avec moi.

*

Imaginez son émotion quand nous passions devant les mémoriaux et les cimetières militaires, elle qui voguait sur *Le Tchad*, une péniche construite durant la première guerre. Et lorsqu'elle vit défiler ces terrils verdis par le temps, elle qui avait vu des tonnes de charbons transiter à bord de son embarcation.

Si la rouille pouvait parler, elle me dirait, dans ce jardin pentu, que son plat pays lui manque, qu'elle ne peut vivre loin de l'eau, qu'elle peine à faire une croix sur son Nord. J'essaie de lui dire qu'on est toujours au nord de quelque chose...

A peine passé le pas-de-porte de notre appartement, elle avait connu les sarcasmes de ma compagne qui aurait préféré un souvenir moins encombrant, qui m'avait traité de pilleur culturel. Je lui avais parlé du symbole, du message, tu vois, se stabiliser, se fixer, se poser... Elle avait haussé les épaules, j'étais aussi ridicule que ces adolescentes qui se tatouent l'ancre marine de Kate Moss sur l'avant-bras.

Pas question donc d'héberger cette vieille tige rouillée dans le salon. La voilà dans le jardin, derrière la maison. Une ancre de péniche, une sculpture contemporaine, de l'art brut, triste destin...

C'est alors qu'un policier s'invite dans le jardin avec, au bout d'une laisse, un chien qui porte un petit manteau « Policier ». Tous deux cherchent un vieillard de 95 ans qui a fugué de sa maison de retraite. Il venait d'y entrer, il venait de perdre sa femme, il portait un pansement sur la joue gauche, le policier me montre une photo récente.

Elle croit connaître sa détresse.

En fin de journée, les policiers ont retrouvé le vieillard. L'infirmier a dit que c'était une belle mort. J'ai songé au dernier jour du pape Clément de Rome, ai levé à nouveau l'ancre, l'ai confortablement installée sur le siège passager, « la place du mort », ai repris la route du Nord.

*

Si vous passez un jour près du port de plaisance de Béthune, jadis « port des fainéants », sachez qu'au fond des eaux troubles du canal, en face de ce qui fut *Le Petit Trianon*, puis *Chez Jojo*, puis rien qu'une porte close, sommeille un mystérieux trésor de rouille, silencieux et immobile.

Arrêtez-vous sur l'herbe de la berge, décapsulez une Ch'ti et chantez-lui quelque chose comme « dors, min p'tit quiquin, min p'tit pouchin, min gros rejin... », fermez les yeux, ne bougez plus, vous entendrez alors les gammes célestes de l'orgue du *Petit Trianon* et les gaudrioles de Jojo, la musique et l'humour du Nord.

Blaise Hofmann